Frampton que l'histoire récente des villes et de la construction achève ce qui se préparait au moins depuis le XIXe siècle : la suprématie d'une architecture dématérialisée au milieu de territoires indifférents les uns aux autres [14] ou bien, avec Anthony Vidler [15], l'accepter comme un repère de civilisation puisque seules nos œillères « classiques » feraient craindre une architecture et une ville incorporelles.

Espace et lieu

Dans ces conditions, comment saisir la matérialité d'un bâtiment, est-ce par les pleins ou par les vides ?
C'était une habitude des traités d'architecture d'autrefois de décrire les sols, les murs, les plafonds et les ouvertures. Les trattatistes du classicisme comparaient les bâtiments par familles — demeures, temples, halles — à l'aune d'une perfection antique et jugeaient d'un bâtiment par sa conformité au modèle ou au type archaïque. La triade vitruvienne, commodité-solidité-beauté, fournissait l'instrument de mesure en sorte que la description du plan, de la structure et de l'ornement, c'est-à-dire d'une bonne distribution de murs et de colonnes ainsi que de leurs revêtements, épuisait la signification d'un bâtiment. L'analyse inventoriait le bâti et se hasardait rarement à l'examen du vide. L'espace représentait une quantité allant de soi puisque le vide siégeait fatalement entre les murs. Les pièces et les salles étaient le but, implicite, de l'architecture, évoquant le pouvoir, suscitant la piété, protégeant le repos, etc.
Pour rendre compte de l'architecture, « l'espace » ne s'est rendu indispensable qu'avec l'affaiblissement des limites séculaires de l'intérieur, murs et plafonds [16]. Lorsque l'enveloppe et la structure ne départagèrent plus à coup sûr un dedans donné d'un lieu existant, la description de cette étendue architecturée et non simplement bâtie devint ardue comme en témoignent les commentaires perplexes du Pavillon de Barcelone : est-ce un jardin, une maison, un pavillon ?... Anthony Vidler l'a opportunément rappelé : avec la philosophie de l'*Aufklärung* et la politique des Lumières, « espace » et « transparence » apparurent ensemble sur la scène des idées [17]. Confusément délimité, entre dedans et dehors, l'espace interne devenait une étendue ouverte et continue, captive du lieu, siège justement d'une expérience sensible de l'ouverture et de la continuité adaptée à l'étude, au repos, à la piété, etc.
Ce n'est pas l'architecture « moderne » qui a dévalué l'intensité allégorique de l'intérieur. Elle a tout bonnement décliné avec la socialisation des forces productives, avec l'industrie mécanisée du XIXe siècle, avec le commerce de masse et les flux internationaux de marchandises et de clientèle qui ne réclamaient qu'un vaste abri : des planchers éclairés, extensibles, réutilisables, très accessibles. La fluidité des échanges commerciaux a engendré — bien avant les labels modernes d'« espace-temps », de « plan libre » ou d'« espace fluide [18] » — des halles métalliques, de grands entrepôts, des tours ossaturées, des réseaux rapides dont ensuite seulement les manifestes d'avant-garde s'emparèrent pour promouvoir [19] la flexibilité, la fluidité, la transparence, la réflexivité ou la neutralité de l'intérieur. Finalement, le rail, les réseaux, l'automobile, la mécanisation de la ville elle-même ont expatrié ces propriétés à l'extérieur si bien que maintenant — rien ne ressemblant plus aux rayons d'un supermarché que sa mer de parkings — la ville contemporaine ne cesse d'interroger ainsi l'architecture : comment distinguer l'espace du lieu, alors que les voilà si interdépendants ? Ou bien pour le formuler en termes plus « banhamiens », comment rattacher *un* environnement à *son* environnement ?

14. Kenneth Frampton, *Studies in Tectonic Culture*, Cambridge, MIT Press, 1996, p. 380 sq. Frampton redoute la complicité grandissante de puissants engins de climatisation et des charpentes légères qui aboutirait à la dématérialisation du bâtiment et à la banalité impersonnelle du verre et des composants industriels.
15. Anthony Vidler, *The Architectural Uncanny*, Cambridge, MIT Press, 1994.
16. Faut-il dire que le séjour d'une villa de Frank Lloyd Wright est bordé d'une terrasse, ou bien que la terrasse est une partie extérieure du séjour ?
17. « À la suite de Foucault, dans l'élaboration de l'histoire complexe de l'espace moderne, théoriciens et historiens ont particulièrement concentré leur attention sur le rôle ouvertement politique de la transparence spatiale — le paradigme du contrôle absolu promu par Jeremy Bentham et récupéré sous l'étiquette "d'espace hygiénique" par les modernistes du XXe siècle conduits par Le Corbusier. » Anthony Vidler, *op. cit.*, p. 168. Mais c'est plutôt vers la fin du siècle qu'*espace* devint constitutif de l'architecture dans les écrits d'historiens de l'art comme Aloïs Riegl, Heinrich Wölfflin ou, en France, Auguste Choisy dont l'*Histoire de l'architecture* (1899) recensait plusieurs siècles d'inventions spatiales à travers leurs solutions constructives. Le vocable devint un étendard « moderne » lorsque Adolf Loos stigmatisa ces architectes dont « l'imagination ne conçoit pas des espaces mais des murs » (« Le principe du revêtement » [1898], in *Paroles dans le vide*, Paris, Ivrea, 1994, p. 72).
18. Des scientistes espérèrent naturaliser une fois pour toutes le label : « L'expérience de l'espace n'est pas le privilège de quelques élus, mais une fonction biologique » a écrit Lazlo Moholy-Nagy, cité par Reyner Banham, in *Age of the Masters*, Londres, The Architectural Press, 1975, p. 49.
19. Voir par exemple : Adolf Loos, « Le principe du revêtement », in *op. cit.*, pp. 72-77 ; Sigfried Giedion, *Espace, Temps, Architecture* [1941], Paris, Denoël, 1990, pp. 255 sq ; Giulio Carlo Argan, « À propos d'espace interne », in *Projet et destin*, Paris, Éditions de la Passion, 1993 ; pour sa part, Kenneth Frampton introduit ses *Studies in Tectonic Culture* par : « This study seeks to mediate and enrich the priority given to *space* by a reconsideration of the constructional and structural modes by which, of necessity, it has to be achieved. » (*op. cit.*, p. 2). D'après Robert Venturi, le déficit symbolique et la sécheresse de l'architecture moderne incomberaient au concept même et à l'usage calamiteux qui en fut fait, in *L'enseignement de Las Vegas*, Bruxelles, Mardaga, 1978, pp. 113 sq.